

L'attitude de la jeunesse vis-à-vis de la politique

par Walter JAIDE*.

★

Le présent rapport est fondé sur des enquêtes que j'ai effectuées de 1958 à 1962 avec l'appui de l'Institut allemand de la jeunesse, et qui comprenaient :

1. Une monographie portant sur 660 personnes réparties de façon à peu près représentative dans le Nord-Ouest de l'Allemagne et en Rhénanie-Palatinat, donc dans deux régions hétérogènes tant du point de vue du peuplement que du point de vue sociologique.

2. Une enquête portant sur 2.000 personnes en République fédérale, d'après un échantillon représentatif constitué selon la méthode des quotas.

Ces deux études ont porté sur des personnes nées de 1940 à 1946.

L'étude monographique a été faite suivant la méthode de l'entretien individuel, dirigé ou libre, qui permettait de discuter sans hâte des problèmes en suivant un fil directeur, tout en laissant place à des retours en arrière, au dialogue et à l'exposé des conceptions des personnes interrogées. Les procès-verbaux, étayés par des renseignements fournis par des personnes qualifiées (parents, professeurs, éducateurs, chefs de mouvements de jeunesse, etc.) ont été élargis et transformés en esquisses biographiques.

Pour la seconde enquête, la méthode utilisée a été celle de l'interview formelle selon un questionnaire comportant un choix de réponses, des échelles de préférences, des exercices de gradation, etc.

Exemple :

Question : Diverses attitudes sont possibles aujourd'hui vis-à-vis de la politique ; laquelle des réponses ci-dessous correspond à la vôtre ?

Choix de réponses :

1. Je ne m'en soucie pas.

2. On devrait s'y intéresser, mais on ne le fait pas.

3. Je m'en occupe, mais la politique est malheureusement une affaire douteuse.

4. Je m'en occupe, mais à la vérité on ne peut rien faire.

5. Je m'y intéresse et je m'en occupe.

6. Sans opinion (1).

Les deux méthodes se distinguent nettement quant aux possibilités qu'elles offrent et à la valeur des renseignements obtenus, mais elles peuvent évidemment être combinées. Leurs avantages et leurs inconvénients respectifs, c'est-à-dire d'une part l'influence de la subjectivité dans la conduite des enquêtes, dans le filtrage progressif et dans l'interprétation de leurs résultats et d'autre part le fait que les réponses ont un caractère unique, qu'elles sont notées et totalisées sans recherches spéciales quant à leur contenu et à leur valeur, peuvent être contrôlés ou neutralisés par une combinaison des résultats (1) (2).

Toute l'enquête portait sur l'attitude de la jeunesse à l'égard de la politique, de la religion, de l'idéal et autres grandes questions. La discussion des thèmes suivants a permis d'aborder le domaine de l'intérêt pour la politique et de la formation de l'opinion politique :

* Docteur en philosophie, professeur de psychologie, directeur de l'école normale de Hanovre, né le 10 mai 1911 à Berlin; a publié entre autres: « *Die Berufswahl* (Le choix d'une carrière) », Munich, 1961, « *Eine neue Generation ?* (Une nouvelle génération) », Munich, 1961, « *Das Verhältnis der Jugend zur Politik* (L'attitude de la jeunesse vis-à-vis de la politique) », Neuwied, 1963, et de nombreux articles dans les périodiques sur la psychologie de l'enfant et de l'adolescent.

(1) W. JAIDE: *Das Verhältnis der Jugend zur Politik*, Neuwied, 1963, p. 153.

(2) W. JAIDE: *Eine neue Generation ?*, Munich, 1961.

- Bismarck ;
- Hitler et le national-socialisme ;
- la forme actuelle de l'Etat, la pratique gouvernementale et parlementaire en République fédérale ;
- l'adhésion à un parti et le service militaire ;
- l'inquiétude provoquée par la situation générale dans le monde, par les guerres futures ;
- les questions politiques actuelles ; réunification, Berlin, alliance avec l'Occident, tension Est-Ouest, des pays en voie de développement, etc.

L'élément essentiel, qui frappe tout d'abord lorsqu'on examine les résultats, est la diversité de l'intérêt pour la politique et la multiplicité des opinions. Il ne serait pas possible de rendre cette richesse de variantes individuelles et typiques en se contentant de faire l'addition statistique des réponses et de les classer ; en effet, les minorités seraient alors trop peu représentées et les différences spécifiques entre les groupes négligées au profit des résumés généraux, de même que la qualité des prises de position au profit de la répartition quantitative des « voix » (il y a par exemple, chez ces jeunes, des tendances démocratique, autocratique, nationale, de caractère très varié et à des niveaux divers).

Etablir seulement les tendances principales, les moyennes, les généralisations typiques ou « modales », serait donner une fausse image de la diversité de cette génération telle qu'elle se présente au cours des enquêtes, sans fournir d'autre part beaucoup de conclusions utiles au point de vue de l'éducation et de l'enseignement. Ce serait travestir cette génération, comme cela a déjà été fait souvent, au lieu de la dépeindre.

Pour atteindre ce dernier objectif, le mieux est de prendre en considération les types particuliers d'attitude en matière de politique, c'est-à-dire les différences typiques et habituelles dans l'intérêt pour la politique, qui sont propres à la jeunesse pendant une période de son développement (3). Le choix entre la généralisation et la typologie peut d'ailleurs être résolu en fonction de la validité plus ou moins générale des énonciations : Schelsky conçoit un type idéal d'adolescent moderne, il atteint ainsi ce qu'on appelle un cas pur qui représente au maximum 10 % d'une géné-

ration ; quand le même auteur, sur la base de statistiques, cristallise une sorte de situation moyenne, celle-ci ne vaut que pour 30 à 40 % de toute la génération. En revanche, quand on conçoit plusieurs types, ils recouvrent environ 70 à 80 % de la jeunesse. Une proportion de 15 à 30 % peut être atypique ou d'un type non déterminable. Donc, plus la proposition est différenciée, et plus elle a une valeur générale, c'est-à-dire qu'elle s'applique à une partie d'autant plus grande de la génération considérée.

Bien que toute typologie ait ses faiblesses — car on pourrait toujours choisir d'autres types ou mutiler l'individu en le faisant entrer de force dans un type donné — elle rend pourtant service de deux façons :

1. En permettant de déceler, dans la multitude des opinions et des comportements de l'individu, une attitude fondamentale ayant une signification, pour tout ce qui touche à la politique (par exemple : défiance).

2. En permettant de faire apparaître dans la masse de ceux qui acceptent, qui refusent ou qui sont indécis, des groupes d'hommes, avec leurs différences qualitatives (par exemple : défiance, engagement) et de dégager aussi bien le caractère commun à l'intérieur d'un tel groupe que les différences et les distances entre les divers groupes.

Autrement dit, savoir si un jeune homme approuve ou n'approuve pas « la » démocratie et combien le font n'est important qu'au départ. Il faut encore mesurer le degré d'intérêt ou d'indifférence que recouvre cette opinion, déterminer les démarches intellectuelles et pratiques sur lesquelles elle repose et quelles sont, dans sa pensée ou dans ses actes, les conséquences de son oui ou de son non.

Pour cela, il faut combiner avec prudence les différentes énonciations faites par un même individu au sujet d'un même ensemble de questions (par exemple : Hitler) et les rapprocher de ses opinions sur les problèmes de même nature (par exemple dictature ou démocratie), les classer sous des questions clés décisives (par exemple : forme de gouvernement, droit de l'Homme et, enfin, vérifier tous ses dires en fonction de ses intérêts, de

(3) W. JAIDE: *Das Verhältnis...*, op. cit., pp. 63-81.

(4) *Die skeptische Generation*, Düsseldorf, 1957.

ses connaissances réelles et de son attitude effective. Un tel examen et une telle interprétation conduisent plus ou moins nécessairement à distinguer, à partir des cas particuliers, divers types d'attitudes en matière de politique.

Cela vaut surtout pour l'étude monographique. Les résultats peuvent et doivent toutefois être contrôlés ou vérifiés grâce aux réponses à l'enquête représentative, même s'il n'en ressort qu'une délimitation schématique des types. D'ailleurs, chacun des résultats fournis par l'enquête doit être comparé et combiné aux autres (par exemple : opinion sur Hitler et position sur la démocratie, intérêt pour la politique, connaissances d'histoire contemporaine, etc.), ce qui permet encore de distinguer des ensembles d'opinion ou des groupes de personnes de même opinion — encore que cela ne se présente, notons-le bien, que sous la forme de pourcentages anonymes et de coefficients de corrélation et non, comme pour la recherche qualitative de la monographie, sous une forme intuitive et imagée.

Wenke (5) a déjà proposé une typologie et une classification en pragmatiques, primitifs et esprits ouverts. Sur la base de mon enquête, c'est-à-dire aussi bien des monographies que de l'enquête représentative — et par analogie avec la très bonne étude de Habermas notamment (6) — on peut distinguer nettement cinq types de comportement politique : les *engagés*, les *intéressés*, les *indifférents*, les *sceptiques* et les *destructeurs*.

On peut concevoir cet ensemble comme une échelle de comportement avec un pôle positif (engagés) et un pôle négatif (destructeurs), et un point zéro (indifférents). Il est en outre à noter que j'ai donné une typologie semblable pour l'attitude religieuse, l'attitude morale et l'attitude vis-à-vis de l'éthique en général, vis-à-vis du choix et de l'imitation d'idéaux, etc. (7).

Les engagés.

Les jeunes à classer dans cette catégorie ont conscience des problèmes politiques et ils ont une intelligence profonde. Cela provient de ce qu'ils s'occupent continuellement de sujets politiques contemporains dans de vastes perspectives : de Hitler à de Gaulle, du passage sous le pôle au Congo, de la ligne Oder-Neisse au Tyrol du Sud, du Thibet à Cuba, des modes d'élection à la poli-

tique des prix et des salaires en République fédérale, des inventions révolutionnaires au détail du système scolaire et de la législation pour la protection de la jeunesse ; dans tout cela, ils ne se contentent pas de glaner des informations, mais ils s'identifient profondément avec les objectifs mêmes de la politique, une compréhension inquiète de l'interpénétration étroite de la vie publique et de la vie privée leur donne le sens de la responsabilité politique.

« Si chacun ne voulait plus penser qu'à son propre bonheur, il n'y aurait bientôt plus de bonheur domestique (f 20 C) (8). »

« Dans un plateau de la balance, il y a la liberté, dans l'autre la démocratie. Les gens se servent de la liberté sans rien mettre en retour sur la balance : la responsabilité et la conscience que la liberté est un don... (f 20 L). »

Ces jeunes manifestent une profonde sensibilité pour la souffrance et l'injustice passées et présentes (par exemple les atrocités de la période nazie et les expulsions de la fin de la guerre ; les persécutions raciales dans d'autres pays, la faim dans le monde). Le danger interne et externe que font courir à l'Occident son manque d'unité, son « absence de buts » et sa prospérité les inquiète. Ils formulent de multiples critiques d'ordre politique et social à propos des conditions actuelles et, du même coup, des douzaines de projets de réforme (par exemple : critique du style de la vie parlementaire, de la propagande électorale, de la marche du gouvernement, des dépenses pour la défense : des disproportions dans les conditions sociales, des conditions de travail de la jeunesse, etc.).

(5) « Die Jugend und die Welt » in *Studium generale*, IV, 1951, 10.

(6) *Student und Politik*, Neuwied, 1961.

(7) Cf. JAIDE : « Aus empirischen Untersuchungen über Vorbilder heutiger Jugendlicher » in *Festschrift für Charlotte Bühler, Gegenwartsprobleme des Entwicklungspsychologie*, Göttingen, 1963.

(8) Les opinions de jeunes citées ne sont pas destinées à servir de preuve, mais simplement à illustrer notre propos. En tant que témoignages donnés par la jeunesse sur elle-même, elles doivent répondre authentiquement à ses préoccupations et ne pas être une source de malentendus. Elles n'ont pas été choisies pour leur style, mais dans la mesure où elles sont sincères et en même temps caractéristiques pour leur auteur et pour son type.

Les symboles entre parenthèses signifient : f/h : féminin, masculin ; 20 : âge ; PT/CS/LU : formation scolaire (école primaire ou technique, cours complémentaire ou école technique spécialisée ; lycée ou université).

« Ce que je changerais ? Davantage d'assurance-maladie, d'aide aux personnes âgées, d'organisations de jeunesse, une amélioration du logement, une baisse des prix, des cours de formation politique pour les adultes et pour les jeunes, une démonstration de la démocratie (f 18 C). »

De toute évidence, leur attitude ne procède pas d'une « peur » politique ou d'un penchant à l'affirmation de soi, mais de maximes morales, juridiques, politiques : responsabilité dans la « *salus publica* », maintien de la paix, tolérance pour l'adversaire, respect des cultures étrangères, aide aux faibles, primauté de la conscience sur les ordres à exécuter, propreté et décence dans l'administration publique.

« Dépenser de l'argent, même des millions, pour le Parlement et les partis politiques, ce n'est pas un luxe ; notre liberté en vaut la peine. Je serais personnellement prêt à intervenir pour la liberté contre la dictature ; j'en ai parlé à de nombreux camarades qui sont du même avis. La vieille génération pense autrement ; elle est rassasiée de bénéfiques et de bien-être et, par conséquent, elle se désintéresse de ces choses. En revanche, la jeunesse a plus de ressort intérieur (h 17 T). »

La participation à la responsabilité politique n'est pas « réclamée » naïvement par ces jeunes — ils devinent au contraire combien il peut être facile d'y manquer et de tomber dans le conflit de conscience, comme cela apparaît dans la discussion sur la prise du pouvoir, sur le caractère grégaire sous le régime nazi, sur le 20 juillet, etc.

« Les hommes du 20 juillet ont eu de grands conflits de conscience. Faire un attentat c'est faire couler le sang. Ils auraient préféré ne pas recourir à la force ; ils savaient que c'était une tentative désespérée, la dernière, pour arrêter la catastrophe. Ces hommes refuseraient aujourd'hui toute glorification extérieure, comme par exemple Dietrich Bonhoeffer. Ce qu'ils nous ont légué, c'est leur courage de passer à l'action et leur profonde conscience de leurs responsabilités ; si j'enseignais, je montrerais les problèmes par des témoignages directs mais je ne porterais cependant pas de jugement, car chacun doit décider pour soi (f 22 U). »

« Souvent on a peur aussi d'ajouter quelque chose à ce sujet, parce que cela pourrait paraître théâtral alors qu'on en parle déjà tellement à tout propos (m 22 U). »

De même que la profondeur du sentiment chez ces jeunes est liée à la modération dans l'expression, de même la netteté du jugement moral est liée à la prudence devant les clichés du type noir et blanc (par exemple dans le cas de Hitler), devant l'idéologie ami-ennemi (opposition Est-Ouest) et devant les oppositions du type « pour ou contre » (appartenance à un parti) avec tout ce que cela implique d'intransigeance vis-à-vis de l'adversaire et de tolérance aveugle pour ceux qui pensent comme vous. Pour les « engagés », la question de savoir si la politique peut être appréciée selon des critères éthiques ne se pose même pas ; car « faire de la politique, c'est toujours disposer du destin d'êtres humains ». Et ni la science ni le pragmatisme de spécialistes ne les empêcheront de penser que la vie privée comme la vie publique doivent être subordonnées aux impératifs de la conscience.

« La politique n'est pas nécessairement une sale affaire et tout dépend de ceux qui la font. J'estime la politique nécessaire, même si je ne puis encore dire aujourd'hui si, étant une femme, je ferais de la politique plus tard (f 16 T). »

La participation à la vie politique n'est pas seulement approuvée lorsqu'elle prend la forme des services civiques (élections, service militaire, service pour l'aide au développement, etc.) ou d'activités de la jeunesse traduisant une volonté commune à un stade pré-politique (participation des élèves à la gestion scolaire, forums de jeunes, camps de travail internationaux pour la jeunesse, action de secours, etc.) mais aussi, au sens étroit, en tant que volonté d'engagement, par l'adhésion à un parti politique.

« Oui, j'aimerais bien adhérer à un parti... à cause de l'unité de l'Europe, des droits de l'homme, pour qu'ils soient introduits partout (m 22 T). »

Interrogés sur l'éventualité d'une adhésion à un parti, un dixième au total des jeunes s'y sont déclarés favorables au cours de l'enquête représentative. C'est là cependant une proportion très élevée ; ces dispositions ne seront pas toujours suivies d'actes, ce qui ne tient sans doute pas uniquement aux jeunes eux-mêmes, mais aussi à la force d'attraction et à l'influence du style de la vie des partis justement pour des jeunes. L'enquête monographique montre que tous ceux qui y sont disposés ne réaliseront pas ce projet, mais seule-

ment 5 à 7 % (du total). Cette hypothèse est confirmée par le fait que 5 % au maximum des jeunes en Allemagne de l'Ouest sont déjà membres de mouvements de jeunesse à caractère politique ou à tendance politique au sens large (il n'est pas sans intérêt de ventiler ces pourcentages par sexe et de comparer les chiffres pour les jeunes gens proprement dits (14 %) avec les chiffres relatifs à l'attitude positive envers le service militaire (30 %) et à l'intervention en faveur de l'aide au développement (35 %).

Le service militaire lui-même est vu favorablement par les engagés, non seulement en tant que devoir civique (voir supra), mais souvent même en tant que devoir politique (« on ne peut pas s'opposer au communisme qu'un chapelet ») (m 16 L).

La disposition à l'engagement personnel dans les pays en voie de développement que ces jeunes manifestent impulsivement (« un corps de volontaires pour l'aide au développement au Congo ? J'y vais tout de suite ! ». « Aide au développement sur place, comme Albert Schweitzer, voilà ce qu'il faut ! ») — certainement imprégnée d'un amour moderne des voyages, d'esprit d'aventure et de désir d'évasion hors de la « vieille Europe » — comporte nettement aussi des motifs de caractère politique et moral : aide aux déshérités, reconnaissance de leur égalité, destruction des préjugés raciaux par la présence personnelle et affirmation de leur émancipation politique. À vrai dire, sur les 17 % qui sont « certainement » prêts à une action d'aide au développement, et les 12 % qui le sont « vraisemblablement », combien pourront réellement travailler un jour au Congo ?

La proportion moyenne des engagés dans la jeune génération actuelle peut être évaluée à environ 10 %, tant sur la base des monographies que par combinaison et par corrélation des résultats d'interviews. Si cette proportion est notablement plus élevée chez les garçons, chez ceux qui ont une instruction secondaire, chez les plus vieux, et chez les citadins ; elle est moins élevée dans ces mêmes catégories en ce qui concerne les indifférents. Il ne faut pas oublier par ailleurs que les groupes sociaux tels que : jeunesse rurale, lycéens, etc., n'ont ni le même caractère, ni la même uniformité qu'autrefois.

Pour Habermas, qui les appelle également ainsi, les engagés représentent 9 % de la jeunesse. Ils

s'apparentent à ce que Riesman appelle les « moralistes introvertis » (9).

L'existence d'une telle élite, la structure homogène de sa mentalité et son rayonnement sur les autres sont plus importants que le nombre. Il est vrai qu'avec cette dernière question, nous passons de la représentation qualitative et quantitative des types à l'examen de leur dynamisme, œuvre très difficile à réaliser sur le plan scientifique et qui ne l'a pas encore été jusqu'ici.

Les bonnes paroles que l'on a recommencé à adresser depuis peu à la jeunesse sont destinées en partie à cette catégorie de jeunes.

La formation politique donnée aux engagés doit avoir pour objectif : d'une part, de les empêcher de se fixer prématurément, de se considérer comme supérieurs aux non-engagés et aux non-organisés, de devenir victimes de « l'image » que se font d'eux les inorganisés (« engagés, certes, mais plus tout à fait sincères et ouverts ou plus tellement immunisés contre les idéologies ») et de concevoir des prétentions trop hautes en politique.

D'autre part, il faudrait les aider à passer sans heurt du domaine pré-politique au domaine politique proprement dit sans qu'ils perdent pour autant leur amour de l'absolu et leur bonne volonté, de façon qu'ils transforment ces deux éléments en indépendance d'esprit et en volonté fertile de réforme — en acquérant notamment la compréhension des rapports structurels sur le plan politique et social.

Les intéressés.

C'est moins sur le plan de l'intérêt intellectuel que sur celui des dispositions à l'activité politique que les intéressés se différencient des engagés : seuls les engagés conçoivent la vie démocratique, avec son dynamisme et ses objectifs, comme une évolution où la liberté à ses différents niveaux a dû et devra toujours être conquise, préservée, réformée ; pour eux, la démocratie doit être vécue et « démontrée », et non simplement subie ; elle fournit à leur vie son style et son contenu et non un simple règlement intérieur.

(9) Cf. D. RIESMAN, R. DENNEY, N. GLAZER : *Die einsame Masse*, Hambourg, 1958.

En revanche, si les intéressés comprennent bien le fonctionnement d'une démocratie moderne comme la démocratie allemande et s'ils admettent qu'ils ont un devoir d'électeur et même d'électeur conscient et « instruit », c'est pour eux un devoir civique dans un système stationnaire qu'ils considèrent comme à peu près en ordre. Ils estiment avec optimisme que leurs deux rôles, celui d'homme privé et celui de citoyen, se confondent sans difficulté. C'est pourquoi s'ils acceptent et prennent au sérieux les devoirs civiques (élections, service militaire, etc.) et les actions collectives et prépolitiques (voyages à la frontière de l'Est et à Berlin, envoi de colis, etc.); ils rejettent à priori toute activité politique proprement dite (adhésion à un parti et action dans celui-ci) et cela en invoquant diverses réserves :

— hésitation de la jeunesse à se fixer et à se lier trop tôt ;

— vive critique, sur le plan moral et politique, au sujet des partis (professionnalisation et bureaucratization de la politique, opposition entre la tactique et le programme, substitution de la routine à la responsabilité, influence des groupes de pression, propagande électorale critiquable, non-respect des promesses électorales, discipline de groupe au Parlement, protections politiques, partage des prébendes, vieillissement des cadres politiques, etc.);

— recul devant la complexité et les dimensions de la vie politique moderne où l'individu isolé, même membre d'un parti, est condamné à l'impuissance ;

— ignorance quant au fonctionnement de l'appareil des partis modernes et aux chances et aux tâches de l'« individu » dans ces partis.

Naturellement, chaque jeune n'avance que l'un ou l'autre de ces arguments. Un de ces jeunes formule une conclusion valable pour la majorité d'entre eux :

« Je voterai de façon réfléchie, pour le reste je ne serai qu'un citoyen conscient de ses devoirs, qui est au fait des choses et ne croit rien qu'il n'ait vu (m 22 L). »

Ces intéressés sont des « sujets éclairés » ou, comme Habermas les appelle, des « citoyens réfléchis ». La conversation est très facile avec eux.

« Tout le monde doit s'occuper de politique,

sinon on arrive à l'oppression, comme sous Hitler. Il faut au moins connaître les tendances de chaque parti et lire la page politique des journaux pour se tenir au courant (m 20 T). »

La profondeur de leurs connaissances prouve qu'ils s'intéressent volontiers à l'histoire contemporaine. Ils rappellent le « collectionneur d'informations » de Riesman, même si ce cliché historico-sociologique ne doit pas leur être appliqué. Ce ne sont pas de simples « consommateurs d'opinion », mais de jeunes hommes qui se forment une opinion individuelle par des efforts de critique personnelle et qui savent mettre intelligemment en balance les influences respectives de la vie publique, de l'école et de la famille. Ils maintiennent un extraordinaire équilibre entre les opinions extrêmes, même au cours de longues conversations, sans se montrer pour autant relativistes ou désabusés, mais en restant toujours tolérants, impartiaux, profonds et pleins d'intérêt pour tout. Ils se font une opinion sur les événements politiques tant en fonction de leur opportunité et de leur justification historique que sur la base d'exigences morales et juridiques modérées. Leurs aspirations à cet égard sont d'ailleurs de caractère plus civil que politique : ordre, prospérité, paix, protection de la moralité. Les vertus qu'ils postulent sont, elles aussi, plus civiles que politiques : tolérance, équité, sincérité, décence, capacité, dignité, discipline. Ils invoqueront d'abord la protection des droits et des individus avant les devoirs du citoyen. C'est ainsi qu'ils mentionnent l'inviolabilité légale de la personne en vertu des droits fondamentaux et des droits de l'homme, les libertés dans le cadre de l'Etat de droit, le contrôle du pouvoir, la protection contre l'arbitraire, la liberté de la presse, etc. Ils savent d'ailleurs non seulement condamner ouvertement ce qui mérite de l'être, mais aussi faire preuve d'une sympathie sensible pour la souffrance, l'injustice, les atrocités dans le monde et ils trouvent des accents sincères de reconnaissance et de comparaison pour les persécutés et les opprimés.

Si on leur demandait quels sont les buts politiques auxquels ils se « sacrifieraient » et les objets qui représentent « tout » pour eux ; ces jeunes se contenteraient sans doute d'abord de hausser les épaules. Car ils ne marchent pas en rangs derrière des bannières et des slogans ; ils ne « professent » pas des principes élevés. Et s'il en est ainsi, ce n'est certainement pas parce qu'ils pen-

sent seulement à « bien vivre », mais surtout à vivre en tant que bons citoyens — comme des « pères tranquilles » toutefois. Ils ne sont en aucune manière « aliénés », tourmentés, complexés par la perte de substance, l'usure des valeurs, la désagrégation et l'hypermobilité que l'on impute volontiers à « notre époque ». Pour eux, ces critiques, quelle qu'en soit la valeur, n'ont pas un sens historique, mais intemporel. Le conflit entre l'intention et la réalité existe depuis toujours et les bons ont toujours été plus rares que les faibles ou les méchants. Sur ce point, ces jeunes ne font preuve ni de résignation ni de scepticisme ; ils ne réagissent pas par l'agitation ou le bruit, mais restent pondérés et raisonnables. Le mot de Hölderlin : « Pauvre en actes, lourd de pensées » est valable pour eux. Ils s'attardent encore aux limites de la maturité juvénile, au prix d'un divorce profond entre leurs intérêts intellectuels d'une part et leur inactivité pratique de l'autre. Pour beaucoup d'entre eux, on a l'impression que leur esprit en est resté au stade scolaire ou n'a pas atteint son indépendance ; beaucoup affichent le scepticisme caractéristique de notre époque face à la complexité presque impénétrable de la société actuelle avec les interactions et les interdépendances qu'elle suppose et ils ne pensent pas, pour autant qu'ils aient quelque conviction à cet égard, que le « citoyen » éclairé d'aujourd'hui puisse les connaître ou y participer beaucoup plus que le « sujet » de jadis avec ses faibles lumières. Pour beaucoup, cela s'inscrit dans une tendance moderne à la démocratie dirigée, à la démocratie des « managers ». Presque tous reculent devant la puissance, devant l'exercice du pouvoir et devant l'accession aux postes de commande.

« Je m'intéresse à la politique mais je ne m'en occupe pas, car la responsabilité serait trop grande pour moi. Je ne saurais pas ce qu'il faut faire (f 22 S). »

La proportion des intéressés doit être de 30 à 35 % et les différences spécifiques internes ne sont pas très grandes. De toute façon, on y trouve proportionnellement moins de jeunes filles, de jeunes ayant reçu une formation peu poussée ou n'habitant pas de grandes agglomérations.

Types de comportement.

1. Engagés.

2. Intéressés.
3. Indifférents.
4. Sceptiques (y compris 5. Destructeurs : un pour-cent).

Répartition entre les quatre types

	1	2	3	4	%
Ensemble des personnes interrogées	12	34	46	8	100
jeunes gens	15	38	36	11	100
jeunes filles	8	29	60	3	100
Groupes d'âge					
14 7 - 16 6	8	39	47	6	100
16 7 - 18 6	11	27	52	10	100
18 7 - 20 6	13	42	37	8	100
Formation					
Ecole primaire/technique	7	27	62	4	100
Ecole complémentaire/technique spécialisée	14	45	36	5	100
Lycée/université	23	43	12	22	100
Résidence					
Village	9	22	63	6	100
Petite ville	12	35	47	6	100
Ville moyenne	13	46	22	19	100
Grande ville	15	42	39	4	100

Effectif global de l'échantillon : 662 personnes.

Les résultats donnés par les monographies peuvent être contrôlés à la fois grâce aux résultats détaillés de l'enquête représentative (10) et à des observations comparables (11).

Il dépendra vraisemblablement des institutions et des organisations politiques, de leur structure et de leur style que ces jeunes hommes pleins de bonnes intentions et ayant l'esprit ouvert se tournent vers elles. Il se peut qu'ils décident de n'être plus que de simples spectateurs comme le « modern-style-indifferent » de Riesman ; mais ils peuvent aussi se passionner pour une participation active à la vie politique et sociale. Ce n'est sans doute pas tant quelque fatalité suspendue au-dessus de leurs têtes que l'énergie, la dignité et la volonté de réforme des forces qui agissent sur la politique, ainsi que les caractères de la vie politique elle-même qui devraient faire pencher la balance. Pour eux, cette énergie se manifestera moins par des actes que par l'emploi du ton voulu : les inté-

(10) W. JAIDE: *Das Verhältnis...*, op. cit., pp. 153 et 55-62.

(11) Cf. HABERMAS: *Infratest, Jugend und Politik*, vol. I et II, Munich, 1962; *Berlinger Jugend, Institut für angewandte Sozialwissenschaften, Bad Godesberg, 1962.*

ressés parmi les jeunes voudraient être considérés comme des partenaires dans un dialogue et non simplement comme une future relève ou comme un adhérent de plus. Ils veulent qu'on laisse à leur personnalité suffisamment d'espace et de liberté pour évoluer et se transformer dans un délai raisonnable ; ils s'attendent, lorsqu'ils sont entrés dans une organisation politique, à recevoir des informations sérieuses et dépourvues de préjugé, aussi larges que possibles, dans lesquelles rien ne soit minimisé ou exagéré, et qui, par leur nouveauté et leur ampleur, laissent la place à diverses interprétations ; ils sont prêts à faire un travail actif et utile. En revanche, ils sont contre les jugements prématurés, partiels et excessifs ou contre les invocations pathétiques. Bref, ils attendent moins un « appel » que des informations et des conseils sur les possibilités d'action de l'« individu » dans notre démocratie.

Les indifférents.

Par définition, la catégorie des indifférents recouvre tous ceux qui ne soupçonnent pas les problèmes, ceux qui ne s'en soucient pas et ceux qui s'en désintéressent et que nous pourrions appeler les inconscients, les insouciantes et les apathiques ; autrement dit, tous ceux qui restent à l'écart des tâches et des intérêts publics.

Les renseignements donnés par les inconscients n'apportent pas grand chose. Pour de très nombreuses questions de l'enquête représentative, ils apparaissent dans les colonnes intitulées : pas de réponse, pas d'avis, je ne sais pas.

Voici quelques exemples de ce qu'ils disent au cours des entretiens individuels :

« A ma grande honte, je dois dire que je ne sais rien de la politique (f 22 T). »

« Je devrais bien voter un jour, mais cela ne me préoccupe pas spécialement. Je demanderai à Jürgen pour qui je dois voter. Je ne voterai que parce que j'y suis obligée. Nous avons bien appris en classe ce que fait le Parlement, mais j'ai oublié. Hitler n'était sûrement pas bon, mais je ne sais pas grand chose sur lui (f 20 T). »

A côté de ces personnages qui ont une vision un peu simpliste des choses, on trouve un groupe à peu près aussi nombreux d'insouciantes ou d'optimistes, souvent absorbés par d'autres intérêts et

qui, interrogés au sujet des questions politiques déjà mentionnées, déclarent que tout va pour le mieux, qu'ils sont satisfaits, pas du tout inquiets, qu'ils ne craignent pas qu'il y ait une guerre... Il ne faudrait pas, comme l'ont fait Schelsky et divers autres auteurs, condamner à priori cette innocente insouciance juvénile, plus spécialement féminine, sous prétexte qu'elle traduirait un excès d'intérêt pour les affaires privées de l'individu ou un excès de conformisme. Il faut considérer comme tout naturel et approuver le fait que des jeunes voient l'avenir d'un œil assez optimiste et se consacrent plutôt à leur vie familiale, scolaire ou professionnelle, que l'on ne peut d'ailleurs considérer qu'en partie comme privée.

Voici la proportion des réponses obtenues durant l'enquête représentative à la question : « La situation mondiale vous préoccupe-t-elle ? »

Beaucoup	11 %
Passablement	21 %
Un peu	24 %
Pas du tout.	21 %
Ça ne m'intéresse pas	18 %
Pas de réponse	5 %
	100 %

Il y a donc 44 % des jeunes interrogés que cela ne préoccupe pas, et ils se répartissent en insouciantes, en apathiques et en inconscients. Il est caractéristique qu'il y ait une corrélation nettement positive entre l'inquiétude devant la situation mondiale et l'intérêt pour la politique. Cette inquiétude est d'autant plus grande que la formation scolaire reçue est d'un niveau plus élevé. D'après une enquête de l'EMNID, un échantillon comparable d'adultes a répondu de façon plus pessimiste, mais dans un tel cas ces jugements sont soumis à des fluctuations assez fortes. Les réponses des jeunes au sujet du danger de guerre montrent aussi qu'ils sont plus optimistes et 56 % d'entre eux tenaient le déclenchement d'une guerre pour invraisemblable. Dans ce cas encore, les adultes ont donné des réponses plus pessimistes.

La réponse suivante peut être considérée comme typique des apathiques proprement dits :

« Tant que la situation n'est pas insupportable, je préfère que ce soit les autres qui fassent de la politique. Je n'y participerai jamais activement

et je n'y tiens pas du tout. Que les autres le fassent pour moi. Je sais que j'ai tort, mais la politique ne joue aucun rôle pour moi (m 21 T). »

Ce qui ressort de leurs réponses, c'est le manque de compétence, l'hésitation ou même l'embarras total.

« J'écoute les nouvelles du Congo et de Cuba, car c'est très intéressant, mais je n'y réfléchis pas spécialement. Je ne me pose jamais de questions à ce sujet car au fond ce n'est pas mon affaire (f 22 S). »

« Finalement, écouter les informations tous les jours à la radio, n'y change rien (f 22 E). »

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ces jeunes ne sont pas totalement dépourvus d'idées au sujet de la politique, mais leur cerveau est encombré d'un fatras bizarre de clichés usés, tant politiques qu'historiques ou bourgeois : par exemple, le cliché du « petit homme » qui ne pourrait rien faire parce qu'« ils » et surtout les « grands hommes », font l'histoire avec le succès pour toute justification.

« L'individu ne peut rien faire, les gros bons-hommes font ce qu'ils veulent et tout ce que nous faisons, nous le faisons pour eux (f 15 P). »

« La réunification ? Peut-être qu'il y en a un qui y arrivera (m 22 T). »

Il y a aussi l'idée que ce sont les petits qui paient les fautes des gros. À côté de cela, on trouve encore le cliché du « pauvre petit Allemand » qui a toujours fait son devoir sans rien savoir, qui devait exécuter les ordres et hurler avec les loups et qu'on devrait bien laisser en paix pour finir.

Enfin, il y a le cliché du figurant qui n'a absolument aucun pouvoir parce qu'en définitive rien ne sert de rien et cependant, tout arrive, et rien n'arrive que ce qui devait arriver.

« La situation mondiale ? On ne peut de toute façon rien y changer (m 18 S). »

« On fait comme tout le monde, on suit le mouvement. Un individu isolé ne peut rien faire (m 22 T). »

Encore quelques clichés : la politique gâche le caractère ; les femmes n'ont rien à faire dans la politique ; chaque peuple doit rester à sa place et les étrangers n'ont rien à faire chez lui. Faut-il

penser que cette catégorie des indifférents, avec ses poncifs démodés, serait l'avant-garde de la jeunesse moderne ? Eux-mêmes n'en ont pas l'impression et ils ne pensent pas que leur opinion ait beaucoup de valeur.

« Je ne sais pas grand chose de la politique. Je ne suis pas tout à fait dans la lune, à moitié seulement. Vraiment, je ne sais rien. Si papa savait que je suis si ignorante, il ne serait pas content. Il y tient tellement... (f 18 L). »

Si l'on regroupe les indifférents en fonction de leur âge, de leur sexe, de leur formation et de leur lieu de résidence, on constate qu'ils se trouvent plus particulièrement parmi les plus jeunes, les jeunes filles, la jeunesse « rurale » et les élèves ou anciens élèves des écoles primaires et techniques. Cela tend à indiquer que l'indifférence résulte notamment d'un déphasage culturel, d'un retard dans l'accession à la culture qui fait qu'il est encore plus difficile pour les jeunes filles, la jeunesse rurale et les élèves des écoles primaires et techniques, moins favorisés du point de vue de la formation, de s'intéresser à la politique. Cette indifférence ne doit donc pas être attribuée à priori aux progrès de l'industrialisation qui seraient générateurs d'un manque d'intérêts. La jeunesse des grandes villes se classe relativement bien en ce qui concerne son intérêt pour la politique et ses efforts pour se faire une opinion personnelle.

C'est surtout la caractéristique universelle de Schelsky pour la jeunesse de 1945 à 1955 (13) que rappelle la troisième catégorie. Il apparaît toutefois que, même pour ce type de comportement, qui présente des caractéristiques moins accusées et une tension interne assez minime, on retrouve certaines liaisons entre les divers caractères. Il est loin de représenter un condensé de toutes les composantes énumérées par Schelsky (aliénation, attitude de consommateur, désengagement, conformisme indifférent). Il se peut que les séquelles immédiates de la guerre aient donné à la génération de 1945 une plus grande uniformité de comportement. À l'heure actuelle, ce type comprend plusieurs variantes nettement distinctes : apathie, insouciance, désengagement. Riesman divise lui aussi (14) ses « indifférents » politique

(12) *Die skeptische Generation*, op. cit.

(13) *Op. cit.*

(14) *Op. cit.*

en indifférents « ancien modèle » et « nouveau modèle » : ceux qui se comportent ainsi sous l'influence de la tradition et ceux qui le font sous l'influence des événements extérieurs.

La fréquence de ce comportement dans l'ensemble de la jeunesse doit être de 50 % en y faisant entrer un groupe résiduel d'anonymes, de réticents et d'impénétrables, dont il faut aussi tenir compte et qui ont à peu près le même comportement que les indifférents. Si cette proportion de 50 % paraît excessive, il ne faut pas oublier qu'elle est encore plus forte chez les adultes en République fédérale — d'après les enquêtes de l'EMNID — et qu'il y a à peine un siècle que tous les citoyens sont appelés à participer à la vie politique et encore moins longtemps pour les jeunes, sans parler des vicissitudes de cette participation ; pour les femmes et les jeunes filles, cette évolution date à peine de 50 ans. Jusque-là, seule une minorité a eu, pendant des millénaires, le privilège de pouvoir être un *zoon politikon*. Ce passé explique pourquoi, malgré la menace des systèmes totalitaires de l'Est, il ne faut pas s'attendre que les jeunes entre 15 et 22 ans manifestent en général de l'intérêt pour la politique.

Il ne faut pas oublier non plus que la jeunesse et la politique sont naturellement étrangères l'une à l'autre. Être jeune et avoir une vie politique sont deux formes de vie très différentes, pour ne pas dire opposées. Pour beaucoup de jeunes, le pragmatisme du pouvoir aussi bien que l'ordre public et la prospérité restent encore des choses lointaines.

Il semble, d'après les constatations ci-dessus, que l'accession des indifférents à la vie politique soit en premier lieu un problème de formation et d'éducation : relèvement du niveau général de formation dans les écoles primaires et techniques, amélioration de la formation politique, notamment à l'intention de ceux qui présentent peu de dispositions à cet égard et à l'intention des jeunes filles en particulier, par la démonstration et la mise en pratique de la vie politique. Les méthodes de l'information politique du citoyen sont encore dans l'enfance ; il faudra beaucoup d'imagination et un sens aigu de la pédagogie pour que cette formation ne prenne pas un caractère purement scolaire et pour qu'elle devienne l'occasion d'une rencontre active entre la politique et les élèves. Autrement, les indifférents (parmi les jeunes) risqueraient, une fois devenus adultes, d'appartenir à la

masse des électeurs « flottants », c'est-à-dire à cette majorité d'électeurs indécis et apolitiques qui fait finalement pencher la balance.

Les sceptiques.

Si la caractéristique des indifférents est qu'ils ne sont pas touchés par les questions politiques, on trouve en revanche chez les sceptiques un refus conscient et chagrin de la vie politique extérieure, accompagné de raisonnements pessimistes dont le thème essentiel est que la politique est absurde et sordide.

« ... apprendre l'histoire m'a seulement montré que rien n'a de sens, que les guerres, que ce soit chez les Grecs, ou chez les Romains, se répètent toujours sans que les hommes apprennent vraiment quelque chose. »

« Chaque fois que ça recommençait et qu'il y avait une nouvelle conférence au sommet, j'ai écouté les nouvelles au début... mais tous les jours, c'était la même chose : pas de résultat concret... Je voudrais qu'il y ait un peu de faits réels, une évolution positive et enfin quelque chose de nouveau (f 22 U). »

C'est le dualisme qui est caractéristique de la vie et de la pensée de ces jeunes. D'un côté, ils sont attentifs et sensibles, et d'un autre côté ils sont méfiants et négatifs ; d'un côté, ils sont pleins d'opposition, et de l'autre pleins de rancœur. Ils se donnent ainsi les apparences d'un pessimisme « moderne », ce qui a probablement conduit à une glorification déplacée de ce comportement à la mode. Même le scepticisme quant au sens et à la valeur de l'activité politique relève d'une contradiction typiquement juvénile : d'un côté, ces jeunes ont de très hautes exigences quant à la moralité, à la rationalité et à l'efficacité de l'action politique et, d'un autre côté, ils se voient profondément déçus en ce qui concerne la réalisation de ces exigences. En effet, ils refusent toute satisfaction partielle, tout moyen terme, tout compromis pour se jeter dans le négativisme, ce qui les rend sceptiques, relativistes, cyniques parce que les idéaux sont loins de mener le monde.

« Personne n'a d'idéal, et surtout pas en politique (m 18 L). »

« Les idéaux ne contribuent qu'à créer du désor-

dre dans le monde. Il y a tant de choses malpropres qui les accompagnent (m 17 C). »

« La seule maxime de nos politiciens, c'est de ne pas perdre de voix. Car c'est cela qu'ils craignent (m 17 L). »

Beaucoup se placent dans l'optique du valet de chambre :

« La politique, ça ne vaut rien. Les voyages des ministres ne servent à rien. Ils discutent, puis ils vont dîner, pour ça, ils sont d'accord. Et l'on en fait toute une histoire à la télévision (m 20 T). »

D'autres se complaisent dans l'aversion pour la foule.

« On peut faire à peu près tout ce qu'on veut de la foule si l'on s'adresse à ses instincts. C'est l'impression que m'a faite le film « Mein Kampf ». Je n'ai pas été choqué, mais déprimé. C'est toujours la foule qui gouverne ; cela ne m'a pas paru tellement nouveau. La foule a toujours été agressive et sadique, et elle le restera (m 18 L). »

En un sens, cela immunise ces jeunes contre les idéologies et les préserve de la tendance à donner un caractère absolu à la vie publique dans l'optique idéologique ; ils ne s'en laissent pas conter et pratiquent une critique juvénile, dissolvante, active et souvent intelligente qui n'a pas un caractère démoralisant, mais qui rappelle la nécessité d'une correspondance réelle entre l'intention et la réalisation et qui met en lumière les dessous des comportements pseudo-idéalistes ; ils éliminent ainsi l'exagération et l'hypocrisie, l'intolérance et les grands principes. En revanche, cette critique n'empêche pas bon nombre d'entre eux de croire à la valeur du succès en soi ainsi qu'aux justifications pragmatiques et de se montrer disposés à accepter « sans préjugé » les expériences et les utopies (formation des élites, création d'un Etat universel, contrôle des naissances). Si étonnant que cela paraisse, ils vénèrent Bismarck et méprisent la politicaille de Weimar, ils pensent que l'antisémitisme s'explique et ils estiment qu'Hitler a commis des sottises et des erreurs, mais non des crimes.

Leur scepticisme ne porte pas seulement sur les mobiles des hommes politiques, mais sur la valeur de toute information dont ils craignent toujours qu'elle ne soit « manipulée ». D'après eux, il est impossible de connaître une vérité objective ; ils sont

néanmoins très désireux de savoir et relativement bien informés. Toutefois ils admettent plus facilement les éléments négatifs et leur donnent plus d'importance qu'aux éléments positifs.

Naturellement, la plupart des sceptiques n'envisagent pas une activité politique. Dans leur méfiance, ils cherchent à se préserver le plus commodément possible de la vie publique.

« Je ne prendrai jamais part activement à la vie publique dans un parti, on est beaucoup plus indépendant autrement — Pour la patrie ? Pourquoi ? Ceux qui le font n'en voient pas les conséquences... Quelle importance s'il y a la guerre... Je m'occuperai à temps de ma pension de vieillesse (m 16 L). »

A côté de ces sceptiques bourgeois et snobs, on trouve surtout ceux qui sont profondément inquiets et qui craignent une nouvelle guerre. Ils se montrent pleins de réserves et évoquent les inconvénients inutiles que cause un amour du pouvoir qui se traduit par des luttes de puissance. En dehors du domaine politique, ils sont capables d'exprimer leur foi naïve dans l'humanité.

« Il faut améliorer les hommes, les élever et les rendre pacifiques (m 16 L). »

La proportion des sceptiques dans la jeunesse n'est pas grande. D'après les monographies, elle serait de 8 à 9 %. Ce chiffre est corroboré par la valeur de 7 % trouvée pour les « distants » parmi les sujets plus jeunes étudiés dans ma monographie (15) ainsi que par les 11 % de « rationnellement distants » trouvés parmi les étudiants de Habermas (16). Dans l'enquête représentative, 6 % des jeunes ont choisi la réponse « je m'occupe de politique, mais ce n'est malheureusement pas quelque chose de très propre ». En bref, la proportion des sceptiques doit se situer entre 6 et 8 %. On les trouve surtout dans les villes d'importance moyenne chez les garçons qui ont fait des études secondaires ou universitaires. Il me paraît extrêmement contestable de vouloir ranger toute une génération sous cette étiquette alors qu'il n'y a là au maximum que 10 % des jeunes, groupés dans un milieu étroitement limité, et sans véritable rayonnement — car la plupart des sceptiques sont des individualistes et des originaux.

(15) W. JAIDE: *Eine neue Generation?* Op. cit.

(16) Op. cit.

Les destructeurs.

Les destructeurs forment la contrepartie des engagés. Ils s'engagent avec agressivité contre l'homme, la société et l'Etat. Ils les honissent et les condamnent, au moins sous leur forme actuelle et se drapent d'utopies douteuses, hypermorales ou antimorales de tendance fasciste ; aucun de ceux dont j'ai fait la connaissance ne se donnait pour communiste.

« Le médiocre doit rester dans une situation médiocre ; ceux qui sont doués ne doivent pas être avec des imbéciles comme c'est le cas dans notre démocratie. Celle-ci est d'ailleurs mauvaise et faible et elle ne réussit à végéter que dans une situation pacifique qu'elle n'a pas créée elle-même. »

« La démocratie est contre nature. L'amélioration de l'homme ne pourra se faire que si l'on rejette les scrupules. Il faut neutraliser les inutiles. Un chef doit être brutal, car c'est encore une qualification. Il y a évidemment le risque qu'il aille dans la mauvaise voie (m 16 L). »

« La loi de la race prime toute autre loi. Un peuple qui n'est pas assez fort pour s'imposer doit disparaître. Le peuple allemand n'a pas compris les vues de Hitler, car c'était un peuple déjà trop marqué. « Le problème juif a été résolu trop tard. Durant la guerre, lorsque la solution finale s'est dessinée, il n'y avait plus d'autre possibilité que l'extermination générale. »

« Il nous faut une dictature dans un Etat peuplé d'une seule race. Les femmes ne doivent voter que lorsqu'elles auront passé un examen. Je m'inscrirai au parti (m 17 T). »

Chez ces jeunes, le scepticisme se transforme en attaques rageuses qui s'abritent sous le manteau d'une idéologie d'opposition au service de laquelle ils sont prêt à se mettre. Leur proportion est très minime : 1 à 3 % ; encore qu'il ne soit pas facile de les dénombrer.

En ce qui concerne la formation à donner aux jeunes relevant des deux derniers comportements décrits, il convient de noter que la plupart d'entre eux souffrent de tares ou d'insuffisances personnelles :

Inquiétude, étroitesse d'esprit petit-bourgeois à la maison, père ou beau-père déclassé, prématurément à la retraite, mécontent et grognon, entiè-

rement indifférent ou encore résigné ; mère ou marâtre nerveuse, malade, tyrannique ; insuffisances physiques personnelles (douleurs, myopie, gigantisme, petitesse, excès de vitalité) et surtout ambition professionnelle irréalisable pour des raisons de capacité ou de milieu. Ces deux types comprennent relativement beaucoup d'enfants uniques, d'orphelins de père ou de mère et d'enfants de parents divorcés. Ces jeunes transposent manifestement les insuffisances de leur vie personnelle sur le plan philosophique et politique. C'est pourquoi, l'éducateur devra tout d'abord s'occuper de leurs difficultés et chercher à y remédier en créant un climat de confiance avant d'aborder les questions politiques et philosophiques. Il doit tout d'abord chercher à aider personnellement ces jeunes de façon à ne pas figer leurs idées par une discussion primaire. Il doit les prendre au sérieux sans se laisser imposer ou ébranler par eux ; le scepticisme n'a rien de neuf et les compromis sont souvent à la base de grandes réalisations. L'éducateur trouvera chez les sceptiques et les destructeurs des interlocuteurs animés, véritables trouble-fête dans une classe endormie. Il y a dans ces jeunes, des forces malheureusement mal employées et qui se vengent sur la société de difficultés individuelles, mais qui peuvent aussi déboucher sur un engagement positif.

*
**

La caractérisation des comportements politiques s'achève par l'étude de deux problèmes relatifs à l'attitude politique : celui de la tendance autoritaire ou mieux, autocratique et celui du sentiment national.

On constate qu'il existe une tendance autocratique (à la démocratie dirigée, à la démocratie présidentielle ou à la démocratie des managers) chez environ 10 à 20 % des jeunes, cependant cette tendance résulte de composantes diverses, à des niveaux différents :

Il y a un autocratisme réactionnaire et petit-bourgeois qui laisse simplement à ceux qui commandent, les grands hommes, le soin de l'ordre, de l'équilibre dans la politique et la société, de la prospérité et de la paix — cela chez certains indifférents.

Il y a une réserve de caractère plus intellectuel vis-à-vis du postulat de la compétence et de l'acti-

tivité de tous les individus en matière politique : le jeu compliqué des interdépendances obligerait à faire appel aux professionnels qui sont les seuls à comprendre et à pouvoir diriger le système politique, surtout en cas de risque de guerre atomique. Cette forme moderne d'autoritarisme se trouve parmi les intéressés (pas tous).

Il y a enfin, chez beaucoup d'engagés, un autoritarisme de tous les temps, dont le mot d'ordre pourrait être « l'individu contre l'entreprise ». C'est précisément parce que la vie politique est devenue si complexe qu'ils veulent voir une responsabilité claire et individualisée entre les mains de quelques personnalités connues et peu nombreuses sachant imposer une grande conception politique et l'allier à un style plein de dignité. Devant l'anonymat de la vie politique, ils cherchent le salut non pas dans un héros mais dans une personne douée de grâces spéciales.

L'enquête représentative nous renseigne sur l'existence du sentiment national dans la jeunesse. Trois propositions graduées ont été présentées aux deux mille personnes interrogées :

Il faut :

1° respecter la patrie de chacun mais aimer la sienne ;

2° l'individu ne trouvera la sécurité et la paix que dans une grande communauté des peuples ;

3° le bonheur individuel est plus important que des buts trop ambitieux.

C'est la première proposition qui a été le plus souvent approuvée. L'enquête monographique permet de ranger en trois catégories les sentiments auxquels elle correspond :

1. Il y a chez les indifférents (lorsqu'ils y sont sensibles) un nationalisme simple, visant à rétablir le prestige, la puissance et les succès du pays.

2. Il y a un sentiment éternel d'appartenance à un peuple en tant que communauté culturelle et historique dont les intéressés ne veulent et ne peuvent se détacher.

« Je suis contente d'être allemande. Je me sens très bien ici et je défendrai toujours ma patrie. Nous sommes allemands depuis des générations, il n'y a rien à y changer (f 20 S). »

Ces jeunes ne parlent pas d'honneur, de fidélité, de sacrifice, mais ils ne craignent pas de parler de solidarité. Ce n'est pas du nationalisme ou même un nationalisme chauvin, ambitieux ou militariste, mais plutôt un attachement naturel, raisonnable et objectif aux bases et aux valeurs de la vie qui paraissent dignes d'être préservées. A la fin d'une longue dissertation sur la justification du sentiment national ou son caractère désuet, un jeune du groupe des intéressés écrit, de façon caractéristique pour son type :

« ... et je m'en vais, mi-honteux, mi-arrogant, à travers l'Allemagne en soupirant « nous autres Allemands » (m 19 C). »

3. On sent aussi, quelque étonnant et quelque inattendu que cela puisse paraître, un nouveau sentiment national chez de nombreux engagés, sentiment né de l'interrogation sur la responsabilité, sur la faute collective, même de la nouvelle génération, pour les atrocités de la période nazie.

« En tant que jeune génération, nous avons naturellement une part de responsabilité pour ce qui s'est passé car nous sommes solidaires dans le contexte historique (f 19 L). »

« La nouvelle génération a aussi une part de responsabilité dans ce qui s'est passé parce que les atrocités ont été le fait d'Allemands. Je ressens une grande honte à ce propos (m 18 C). »

Ces jeunes ont le sentiment très vif de participer de façon irrévocable et irrémédiable à l'histoire de leur peuple. « Notre peuple s'est rendu coupable, mais c'est notre peuple ». Il est remarquable qu'ils emploient souvent l'expression « nous » et non « nos parents » ou « les adultes », « les politiciens », « les nazis ». Non, ils disent « nous », « nous autres, Allemands ». Et beaucoup tiennent à ce sujet un raisonnement remarquable.

« Nous sommes fiers des grandes actions de notre peuple, auxquelles nous n'avons pas contribué. Nous devons donc aussi assumer notre part de sa honte (m 16 T). »

Ces voix ne témoignent pas du tout d'un attachement complaisant à un caractère « national » ; elles révèlent un changement de mentalité et un esprit de réparation ; elles conçoivent le peuple comme un avenir en puissance. Ces jeunes espèrent, en dehors de toute idéologie, que nous pourrions, « nous autres, Allemands », être purifiés et

absous et que nous pourrons devenir, unis à d'autres peuples, les artisans de nouvelles conceptions politiques.

Conclusions.

La typologie exposée ci-dessus au sujet de la participation des jeunes à la vie politique et de la formation de l'opinion de la jeunesse donne, à mon avis, une image très détaillée et utilisable à des fins pédagogiques, de la jeunesse actuelle en Allemagne occidentale (17); il est possible, à partir de cette typologie, de formuler certaines conclusions générales :

1. L'inévitable question finale sur ce qu'on peut attendre de cette génération et si l'on doit être optimiste ou pessimiste à son sujet et l'apprécier de façon positive ou négative du point de vue politique ne peut recevoir une réponse qu'à partir d'une typologie articulée, en tenant compte des proportions indiquées en matière de comportements (12 % d'engagés, 34 % d'intéressés, 46 % d'indifférents et 8 % de sceptiques et de destructeurs), en précisant encore davantage sur le plan qualitatif et quantitatif les indications de cette typologie et en étudiant ensuite le dynamisme des types, c'est-à-dire le rayonnement et l'influence réciproques des types entre eux ou sur l'ensemble d'une génération.

2. Il n'est pas possible de répondre à la question sur les éléments nouveaux et particuliers de cette génération par une simple énumération de caractéristiques universelles (vivant — taciturne — sceptique — docile, etc.). On peut toutefois, pour l'avenir, préparer des comparaisons à long terme,

c'est-à-dire comparer les engagés d'aujourd'hui à ceux d'après-demain, les indifférents de maintenant à ceux de la prochaine décennie et examiner dans quelle mesure leur proportion et leurs nuances ont pu varier. Si l'on pouvait suivre sur une assez longue période la proportion, la composition, les idées, l'activité et le rayonnement de ces types de comportement, il serait possible de tenter de formuler des conclusions valables sur l'évolution des générations.

3. La multiplicité des attitudes d'une même génération susceptibles d'être rangées en diverses catégories apporte assurément un enseignement : une génération n'est pas une masse grégaire avec une tendance, mais plutôt une *complexio oppositorum* avec des attitudes très différentes et même opposées. Vouloir ramener à un même dénominateur la mentalité des hommes du même âge, lui donner une même origine ou la faire obéir à une même loi, ou encore lui attribuer un destin prédéterminé et uniforme relèverait des habitudes scientifiques périmées du XIX^e siècle. Quoi qu'il en soit, il semble que ce qui est typique pour cette génération est qu'elle transcende son rôle en tant que telle, qu'elle ne vit pas un destin historiquement défini en tant que génération et qu'elle ne le désire pas. Loin de se parer d'un costume historique et de se poser comme la génération 1960, elle vit plus simplement et plus directement dans le présent, entre le passé et un avenir qui n'est même pas « son » avenir, car cette formule lui semblerait trop empreinte de provincialisme et d'historicisme.

(17) Pour les questions non traitées, on se reportera à l'ouvrage de W. JAIDE déjà cité: *Das Verhältnis...*, 174 pages.

